

# Sémaphore

DOSSIER DE PRÉSENTATION

## Sophia Charai

**Mercredi 14  
décembre 20 h 30**

### TARIFS

Plein | 17 €  
Réduit | 13 € 50  
Abo plein | 13 €  
Abo réduit | 9 € 50

### HORAIRES DE LA BILLETTERIE

Du lundi au vendredi  
> de 10 h à 12 h 30  
> de 14 h à 18 h jusqu'en décembre et  
à 17h à partir de janvier

### RÉSERVATIONS

Emilia FRANCO | 04 73 87 43 41  
semaphore-billetterie@cebazat.fr

### CONTACT PRESSE

Laëtitia RIBEIRO | 04 73 87 43 45  
semaphore-communication@cebazat.fr

### CONTACT DIRECTION

Jacques MADEBENE | 04 73 87 43 43  
semaphore-direction@cebazat.fr

### POUR NOUS ÉCRIRE

Sémaphore  
Rue d'Aubiat  
63118 CÉBAZAT

DURÉE 1 h 30



© Jean-Marc lubrano



**Pichu**

**Sortie le 10 janvier 2011**



SCÈNE CONVENTIONNÉE PLURIDISCIPLINAIRE  
SCÈNE RÉGIONALE D'Auvergne



# Sophia Charaï

## *Fièvre rythmique*

Telle une Shérazade des temps modernes, qui serait née d'un croisement entre Catherine Ringer et Asmahan, elle sait dire les mots qui vont droit au cœur, bien posés sur des musiques épousant divers styles, comme en témoigne son nouvel album, dont le titre Pichu promet tous les déferlements.

Dès les premières notes, l'auditeur est emporté par l'écume bouillonnante charriée par une pluie de cordes, un déluge de percussions, quelques cuivres étincelants et les sanglots speed d'un violon. Au milieu de ces flots impétueux, la voix s'élève, murmure, minaude ou caresse au gré des mélodies qui empruntent autant au jazz qu'au "maqâm" (classique) arabe, au nô comme au tsigane, mais aussi au tango, en flirt poussé avec l'oriental. Sophia a pris le parti de nous ouvrir la discothèque de son cœur, largement ouverte sur des horizons le plus souvent éloignés géographiquement de son Maroc natal, mais éprouvant les mêmes sensations fortes.



# Sophia Charaï, par Bertrand Dicale

Une bohémienne, ce n'est pas seulement quelques foulards de gitane et une tunique indienne. Les vraies filles du voyage, comme Sophia Charaï, portent parfois une petite robe noire toute simple, des talons hauts et une pointe d'accent parisien. Quand elle-même se dit « bohémienne dans l'âme », ce n'est nullement une usurpation. Au contraire : sa musique semble puisée à mille traditions emmêlées, à mille héritages auxquels elle donne une chatoyante cohérence. Marocaine ? Oui, mais comme si le Maroc était frontalier de Harlem et de Bombay, comme si le flamenco était consanguin de la bossa nova, comme si le Rajasthan et le Cap Vert mêlaient leur chant.

Avec Pichu, son premier album chez Universal Classics & Jazz, Sophia Charaï dévoile les sortilèges d'une musique-carrefour qui ressemble à sa vie : voyageuse parisienne, artiste aux arts variés, expérimentatrice de traditions, mère d'enfants métis... S'il fallait à tout prix la résumer, on pourrait dire qu'elle est une chanteuse de jazz aventurée dans les musiques du monde, ou alors une chanteuse du Sud redessinant les contours de la mondialisation.

Le Maroc dont elle est originaire est celui d'avant le grand écart, lorsque l'on ne voyait dans les rues ni voile intégral ni piercings au nombril. « Il y avait au Maroc une sorte de Côte d'Azur très élégante et très libre. Le pays était plus ouvert, mais aussi plus moral. » Elle est élevée dans l'ombre portée de ces années enchantées qui font de la côte marocaine un point de ralliement de la jet set mondiale. Sa famille appartient à la bourgeoisie libérale et cultivée qui a voulu un Maroc moderne. Grand-père très religieux, père architecte. À la

maison, on écoute du jazz et de la soul, on regarde les paillettes de Maritie et Gilbert Carpentier retransmises par la télé marocaine.

Si on chante en arabe, c'est dans les films égyptiens avec l'immense Farid El Atrache. La musique marocaine est fondue dans le paysage, dans les chants des rues et les fêtes de mariage.

Sophia arrive à dix-sept ans à Paris, pour des études d'architecture tout à fait naturelles dans son milieu. Mais elle n'a pas vraiment l'intention de rentrer au pays, au contraire de tous ses camarades venus se faire diplômer en France. Ce sont ses études d'architecture qui l'amènent à chanter : « Pour faire connaître son école, notre directeur a eu l'idée de nous faire monter un énorme spectacle avec soixante personnes sur scène. » Les élèves font tout, de l'écriture aux décors. Et



Sophia chante, très naturellement, une fois qu'elle parvient « à dominer l'émotion immense qui m'envahissait quand je chantais.

Au début, je pleurais dès que je chantais. ». Elle aura son diplôme et construira même quelques maisons, mais elle bifurquera vers le circuit des clubs de jazz avec les reprises des grands classiques, puis de premières collaborations en français, des rencontres dans plusieurs langues... Pendant ce temps, elle continue son chemin de vie, son chemin d'artiste. Elle est photographe, expose, tente plusieurs expériences au théâtre, dessine deux collections de haute couture...

Il lui sera aussi difficile d'expliquer à son père qu'elle ne rentrera pas au Maroc, qu'elle va devenir artiste et qu'elle va épouser un étranger.

Ce dernier est Mathias Duplessy, guitariste, compositeur et producteur (Enzo Enzo, Dikès, Bevin-da...) avec qui elle s'aventure dans des chemins souvent inédits pour des musiciens français. Ensemble, ils voyagent à la rencontre du flamenco ou parcourent l'Inde des musiques. Là-bas, ils enregistrent des bandes originales de films indépendants indiens ou se lancent dans des jam sessions effrénées dans des maisons amies. La voix jazz et les voix indiennes, la guitare flamenca, le sarangi et le tabla : des musiciens savants, des musiciens des rues et des musiciens de la bohème parisienne tout ensemble.

Pichu raconte tout cela, et dans une langue qui a rarement connu tel dépaysement : « Mon premier album était en arabe littéraire, dit Sophia. Je voulais quelque chose de plus rugueux, une matière et une mise en bouche plus directement sensuelles. Au départ, c'est un pari de chanter de telles mélodies en marocain, mais c'est vite devenu une évidence. »

Elle apporte ses envies de rythmes (le 6-8 jaillissant de sa mémoire d'enfant marocaine), Mathias Duplessy construit des ambiances musicales en jouant très vite tous les instruments, puis elle compose une mélodie. Elle se souvient parfois du Chopin joué au piano pendant dix ans de son enfance, retrouve le Brésil ou le jazz des nuits parisiennes, s'émerveille de ses butins indiens ou flamenco. Faire de la world en anglais ? « Il était logique de prendre une autre langue quand on va vers toutes ces couleurs à la fois. Pour le marocain, je travaille avec Mohamed Zemmouri sur le texte, en créant des scénarios qui se greffent sur le climat musical. »



Personnages abracadabrants, confessions poétiques, souvenirs masqués : pour la première fois, la langue marocaine s'évade dans le maelström d'accointances, de souvenirs et d'appartenances d'une musicienne du nouveau siècle.

